

HAUT LES MAINS



C'est le cri qui a accueilli ce pauvre père Noël au moment où, ayant vidé sa voiture, il s'en retournait tranquillement chez lui. — Mais, je n'ai plus rien, mes petits amis ! s'écriait-il. Ça n'a pas empêché qu'il reçut une furieuse mitraille de des petits amis. Cet âge est sans pitié !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLI

SONNET POUR LA JEUNE ANNÉE

Ainsi, tu viens, avec tes rires et ton chant,
Ton printemps clair, tes jours tout neufs, vierges d'épreuves,
Tes fleurs d'oubli, tes parfums frais, tes roses neuves,
Et les roses que tu fais éclore en marchant...

Hélas, tu marches sur jadis, en t'approchant !
Vois-tu les nids tombés et les tendresses veuves ?
Non. Le passé fané n'a rien dont tu t'émeuves,
Tu le foudres d'un d'un pas léger, sûr, et méchant !

Viens t'asseoir au foyer de l'année ancienne.
Prends cette place qui jadis était la sienne.
Raille de ton espoir les espoirs d'autrefois !

Mais en sillant d'un air gai quelque chanson tendre,
Crains de brûler tes doigts frileux, tes jolis doigts,
Aux souvenirs ardents qui dorment sous la cendre...

RENÉ MARIE-LÉFÈVRE.

LA NEIGE

FANTAISIE

Vive la neige !
La neige, plus blanche que les pétales du lys !
La neige sous laquelle semblent fleurir les branches décharnées des
séculaires érables de nos forêts !
La neige, ornant le flanc des montagnes d'un tapis aussi blanc que
celui que revêtent nos prairies, quand renaît le printemps !

La neige qui donne le même aspect à l'humble toit du
paysan et à celui du bourgeois !

La neige, enfin, qui fait venir les petits pinsons becque-
ter à la fenêtre de ma chambre.

O, vive la neige !

**

A bas la neige !
Oui, je la déteste la neige, car le ciel, si bleu tout à



l'heure, s'obscurcit à son
approche.

La neige ? Elle est lugre et dans les sifflements du vent qui l'accompagne, l'on croit entendre des chiens hurlant à la mort.

Et les blancs flocons que les branches des érables, — secouées par le vent, — laissent, de temps à autre, tomber à terre, ressemblent trop aux larmes d'argent des draps funéraires.

La neige ! Quelle souffrance pour les misérables dont les pieds sont nus, les vêtements en haillons ! C'est sous son linceul que succombe l'infortuné voyageur égaré dans la montagne.

Fuis loin de nous, ô neige, car si le pinson vient becqueter à ma fenêtre, c'est parce qu'il ne trouve plus — dans le buisson qui le vit naître — la nourriture et l'abri.

A bas la neige !

**

ENVOI

O la neige ! la neige plus blanche que les pétales des lys, je l'aime un peu, prince, mais je la déteste beaucoup.

SILVIO.

UN VILAIN HOMME

Josephine. — Tu vois, Henri, ce monsieur, là-bas, eh bien c'est mon médecin.

Henri. — Ah !

Josephine. — Ce que je le déteste, cet homme-là !

Henri. — Pourquoi ça ?

Josephine. — J'avais attrapé un gros rhume qui devait m'empêcher d'aller à l'école pendant deux semaines au moins et ce vilain homme-là me l'a guéri en deux jours !

LE SEUL !

Un monsieur, qui venait de se faire tailler les cheveux, s'adresse au barbier avant de quitter la salle. — Je n'ai pas encore rencontré de barbier comme vous, depuis dix ans que j'habite Montréal.

Le barbier (flaté). — On fait toujours tout son possible pour bien servir le client, monsieur !

Le Monsieur. — Ça n'est pas pour ça, mais vous êtes le seul de votre profession qui ne m'avez pas dit que mes cheveux étaient bien clairsemés sur mon crâne et qu'il me fallait user d'une eau quelconque.

LEURS SOUHAITS



Le petit Paul. — Dis donc Henri, qu'est-ce que tu dirais, toi, d'avoir ton estomac macadamisé avec de la chair de ce bel oiseau-là ?

Henri. — Ça serait pas assez d'être une rue, je voudrais être une grande avenue !